



CHI Zijian
**TOUTES LES NUITS
DU MONDE**

Récits traduits du chinois
par Stéphane Lévêque
avec le concours d'Yvonne André



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

CHI Zijian

TOUTES LES NUITS DU MONDE

Récits traduits du chinois par Stéphane Lévêque
avec le concours d'Yvonne André



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Titre original : *Beijicun tonghua*
Shijieshang suoyou de yewan

© 1986, 2005 Chi Zijian

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : Roland et Sabrina Michaud/Rapho

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0947-6

ENFANCE AU VILLAGE
DU GRAND NORD

Sans pureté, pas d'enfance. Et sans enfance, le présent si riche ne serait pas.

Cette histoire vraie est arrivée il y a plus de dix ans, à l'âge tendre de mes sept ou huit ans.

Un coup de sirène. Le bateau lève l'ancre. Lentement, il s'ébranle.

Maman s'en va. Grande sœur aussi. Et petit frère. J'ai envie de pleurer. Maman est vraiment méchante de me laisser ici toute seule. Je la vois sur le pont me faire signe de la main. Elle lève le bras pour s'essuyer les yeux. Elle pleure.

Quoi? Elle m'abandonne, elle vient juste de partir et je lui manque? On croit rêver! Je ne veux pas la regarder et j'ai encore moins envie de la saluer de la main, qu'elle s'en aille!

Méchante maman, je te déteste!

Un souvenir me revient. Un jour, maman est en train de nettoyer le buste du président Mao en bavardant avec tante Wang la voisine. Je demande juste : « Pourquoi tu ne prends pas une savonnette pour laver le président Mao? » Elle me retourne une gifle

cuisante : « Tu verras si je ne te conduis pas chez grand-mère! »

Une autre fois, j'écoute la radio, je ne cesse de changer de station. Soudain, je capte une mélodie magnifique. Je suis envoûtée, maman et papa le sont aussi. Puis une voix dit : « Radio Moscou, nous venons d'entendre... » et maman a si peur qu'elle éteint brusquement la radio, tourne à toute vitesse le bouton des stations et me dit : « N'importe quoi! Je vais te refiler à grand-mère, et qu'on ne te revoie jamais! »

Et elle abandonne l'enfant insupportable, bavarde et désobéissante que je suis. Bon. Maintenant je peux dire tout ce que je veux. Chez grand-mère, c'est une grande maison où je peux parler tout mon soûl.

Le bateau s'éloigne. Peu à peu, il devient à mes yeux un petit têtard qui sautille sur les vagues du fleuve.

D'une main j'attrape une pierre, de l'autre j'agite une badine de saule, je joue un moment sur le sable de la berge. Du diable si je sais pourquoi j'ai envie de pleurer... Je renifle un grand coup, je lève la tête et contemple le ciel.

Le ciel est fleuri de nuages, des nuages tout laiteux. Certains ressemblent à des lièvres qui sommeillent repliés en boule, d'autres à des chats qui attrapent des souris, d'autres à des chiens ou des poissons... Ils voguent, ils flottent en liberté. Quel ciel immense! Il contient tant de nuages! Magnifiques nuages qui peuvent dormir, courir, se pencher pour voir les fleurs et les oiseaux blottis dans les arbres, qui peuvent lever la tête pour contempler la lune et les étoiles. C'est vrai, j'ai même entendu papa dire qu'ils peuvent se transformer en pluie, en neige!

Il fait très chaud. J'ai la gorge sèche. Quand grand-mère a fini d'essuyer ses larmes, elle m'appelle. Elle a les pieds bandés et marche en canard, comme si elle dansait le *yangko*¹. Je n'ai pas envie de marcher à ses côtés, je lâche sa main et je file. Quand j'ai assez couru, je m'arrête. En voyant grand-mère avancer de la sorte, je ne peux m'empêcher de crier : « Canard, canard, se dandine, vite, vite, va, clopine. Grimpe, grimpe vers la cime, il y croque une demi-pigne. »

Elle est furieuse contre moi. Haletante, elle se jette à ma poursuite et lance : « Si tu m'insultes, le ciel va te foudroyer cinq fois ! »

Je me remets à courir, et avec ma badine, je donne des coups de pique de-ci de-là, pleine d'allégresse. La poisse ! Voilà que j'ai dérangé un nid de guêpes. De petites boules de duvet noir fondent sur moi et m'attaquent. Aussitôt, ma bouche enfle, mon cou et mes fesses me brûlent.

Grand-mère me rattrape, folle d'inquiétude : « Ah là là ! dit-elle en larmes, ta mère à peine partie, voilà ce qui arrive... Ah là là ! » En me voyant sangloter si fort, elle me menace : « Debout et plus vite que ça ! Sinon l'armée céleste va venir te chercher ! Elle te donnera une bonne correction et tant pis pour toi ! »

J'ai peur. Alors j'essuie mes larmes et je me relève. Bien sagement, je grimpe sur le dos de grand-mère.

Elle avance, clopin-clopant. Fatiguée, je finis par m'endormir. Quand j'ouvre les yeux, j'aperçois comme dans un songe le grand chalet de grand-mère.

1. Danse paysanne du repiquage du riz, rythmée par des tambours.

Le chalet est récent, il y a encore un tissu rouge accroché à la poutre faîtière. Grand-mère prétend qu'ainsi on écarte le mauvais sort. C'est un grand chalet : on entre par la cuisine et il y a une chambre de chaque côté. La chambre de droite a un rideau à fleurs. Une couette recouverte de satin rouge vif est posée sur le *kang*¹ ; contre la fenêtre sud, une table laquée de noir porte un miroir, de la poudre de riz et un pot de crème de beauté. C'est la chambre de ma tante. Grand-mère et moi logeons dans la chambre gauche occupée par un *kang*. Il est laqué de bleu, tout brillant. Je grimpe dessus et ne peux m'empêcher de faire quelques galipettes.

La nuit, je dors avec grand-mère. Elle me raconte des histoires, rien que des histoires de démons et de dieux, passionnantes ! J'aime ça, mais à la fin, je suis morte de peur. Je me blottis au creux des bras de grand-mère et m'accroche désespérément à son épaule.

1. Lit de briques chauffé par-dessous en Chine du Nord.

Malgré tout, j'aime bien les soirées. Les voisins se rassemblent dans la cuisine. On roule des cigarettes, on sirote son thé, on discute de tout et de rien, et la main sous le menton, je n'en perds pas une miette.

Dans la journée, c'est différent. Quand grand-père a fini de sonner les veilles, qu'il a bu un coup, il va au potager. Grand-mère n'arrête pas de la journée : elle prépare la pâtée des poules et va ramasser de l'herbe pour le cochon. Mon jeune oncle va à l'école qui est loin de la maison, à midi, il ne rentre pas manger. Ma tante va au travail avec l'équipe de production, elle rentre déjeuner et quand elle a fini de manger, elle fait la sieste sur le *kang*. Oh ! Comme je hais, comme je déteste ces journées d'été !

Elles n'en finissent pas, il fait trop chaud, on étouffe. Mes copains me manquent. Comme on s'amusait bien ! Une fois, nous étions allés en bande voler les concombres d'une vieille dame, une vraie mégère. Quand le poulet d'un voisin s'égarait dans sa cour, elle le tuait d'un jet de pierre, le plumait et le jetait dans sa poêle.

Ses concombres commençaient tout juste à se former, les fleurs n'étaient pas encore tombées. Chacun en a rempli un sac, on s'est cachés dans un petit bois et on s'est goinfrés. Au retour, on est tombés sur la vieille qui nous a maudits : « Puisse-t-il crever avant l'heure, l'enfant de salaud qui a volé mes concombres ! Si c'est un garçon, qu'il s'étouffe en mangeant, si c'est une fille, qu'elle meure en couches ! » Les mains sur les hanches, elle tapait du pied en lançant des postillons.

Mais ici, que faire ? Dans toute la rue, il n'y a que trois enfants : Lanlan, Xiaobao et moi.

Lanlan a le même âge que moi, mais elle est bien plus jolie : de grands yeux, une petite bouche et de fines lèvres vermeilles. Elle vient d'une famille nombreuse et pauvre, et sa mère est tout le temps malade. Lanlan doit toujours rester chez elle à garder ses frères et sœurs. Elle sort rarement pour venir jouer avec moi. Quand je vais la voir, sa mère est furieuse et à mots couverts, elle m'accuse de l'inciter à la paresse.

Xiaobao est le fils unique que Mme Li a eu à quarante ans. Il est très gâté et à six ans, il a encore besoin qu'on l'aide à faire pipi, et il pleure comme une fille pour un oui ou pour un non. Mme Li ne lui permet pas de sortir, de peur qu'il se casse une jambe ou qu'il tombe dans le puits par inadvertance.

Comme ces deux enfants ne mettent pas le nez dehors, je joue toute seule. Je vais attraper des criquets ou des sauterelles dans le jardin. Je garde les plus gros que je mets dans la petite cage en bambou que m'a confectionnée mon oncle, et je leur donne à manger des fleurs de courge. Quand j'en ai assez, je vais derrière la maison pour façonner des bonshommes en terre.

Derrière chez grand-mère, il y a une petite cuvette qui se remplit d'eau quand il pleut. Sur les bords, la terre devient collante. Je la pétris comme de la farine et chaque jour je fabrique beaucoup de bonshommes. En cachette, je prends des graines de pastèque dans le coffret de grand-père pour leur faire des yeux. Puis je prends le rouge de ma tante et j'en mets sur leurs lèvres.

Grand-mère me raconte qu'une année, mon oncle aîné a rapporté beaucoup de grosses pastèques à la

maison. Quand elles ont été mangées, grand-père en a recueilli les graines qu'il a enfermées dans ce coffret. D'habitude, il n'y touche pas. Mais quand vient un invité, il l'ouvre et dit : « Voici les graines de pastèques rapportées par mon fils aîné ! » Et une fois que le visiteur a hoché plusieurs fois la tête avec admiration, satisfait, grand-père range le coffret avec force précautions, comme quand il boit de l'alcool en levant lentement son verre qu'il sirote à petites gorgées, de peur de le renverser et d'en perdre quelques gouttes.

Vient le jour où il n'y a quasiment plus de graines. Grand-père est en train de parler, de parler et il me lance : « Dengzi ! Hé, Dengzi ! Tu m'écoutes ? Va me chercher le coffret ! »

J'ai si peur que je hoquette, le souffle coupé. Les yeux dans le vide, je reste muette. Grand-mère me donne une tape dans le dos et je reprends mon souffle. Je me sens si mal que j'éclate en sanglots.

« Vieux porte-malheur ! Ça suffit avec ta gnôle ! le réprimande grand-mère en grinçant des dents. Tu brailles comme un haut-parleur. Tu lui as fait peur. »

Profitant de la situation, je tombe dans les bras de grand-mère et je fais exprès de sangloter. Déconcerté, grand-père se lève en titubant : « Bien ! Bien ! Laissons tomber. On ne va pas regarder les graines, c'est inutile. » Puis il me prend des bras de grand-mère et, lentement, s'en va vers le potager.

C'est la première fois qu'il me prend dans ses bras.